

Le *Journal parisien* 1797-1799
de Wilhelm von Humboldt
ou la mise à l'épreuve de son projet
d'anthropologie comparée

Élisabeth BEYER

La postérité n'a longtemps retenu de Wilhelm von Humboldt (1767-1835) que le caractère inachevé et éclaté de son œuvre. Cette dernière, éparpillée, voire perdue, ne fut publiée dans son intégralité qu'après la mort de son auteur, tout d'abord entre 1841 et 1852, en sept volumes établis par Carl Brandes sous le titre de *Gesammelte Werke*, auxquels ont succédé, de 1903 à 1936, les *Gesammelte Schriften* publiés en dix-sept volumes édités par Albert Leitzmann pour le compte de la Königlich Preussische Akademie der Wissenschaften. Cette dernière publication constitue l'édition de référence à partir de laquelle a été établie la traduction française du *Journal parisien* de Wilhelm von Humboldt (1797-1799) dont il sera question ici¹.

Le destin éditorial des écrits de Wilhelm von Humboldt, lié à leur nature même, a rendu la diffusion de sa pensée malaisée et toute traduction difficile. Pourtant, cette figure originale, appartenant encore au XVIII^e siècle car héritière en droite ligne de l'*Aufklärung*, mais déjà annonciatrice du mouvement de pensée qui marquera l'émergence des sciences humaines au siècle suivant, mérite pleinement que l'on s'y attarde. Le souci de lui rendre justice en France – alors que cette entreprise a déjà été engagée par de remarquables travaux dont ceux contenus dans ce volume, ceux

1. W. von Humboldt, *Journal parisien 1797-1799*, trad. d'É. Beyer.

de Jean Quillien¹, ou encore l'analyse que lui consacre Louis Dumont² – apparaît d'autant plus légitime que la confrontation entre les deux pays se révèle décisive quant au cheminement intellectuel du penseur. Le *Journal* que Wilhelm von Humboldt a tenu lors de son séjour à Paris, entre le 18 novembre 1797 et la fin du mois d'août 1799, nous en offre un parfait témoignage. En définissant l'objet véritable de ce document et en analysant la portée précise de son contenu, nous pourrions ainsi rendre compte de la démarche humboldtienne et des éléments à partir desquels il élabore sa réponse à la question posée par Kant et laissée en suspens après lui : celle de la connaissance de l'homme et de la possibilité de toute anthropologie.

Dès 1789, peu après la prise de la Bastille, Wilhelm von Humboldt, alors âgé de 22 ans, décide de se rendre pour la première fois à Paris en compagnie de son précepteur Joachim Heinrich Campe. Précisons ici que la famille von Humboldt est d'ancienne origine prussienne, mais que la mère des frères Humboldt est d'ascendance languedocienne et huguenote. Pourtant, l'attachement de Wilhelm à la France lui vient, paradoxalement, de son père. C'est ce dernier, devenu chambellan du Kronprinz, futur Frédéric II, qui lui a laissé en héritage, après son décès prématuré, l'attachement fédéricien au voltairianisme et à la libre pensée.

Lors des quelques semaines passées dans une capitale qu'il découvre en pleine effervescence révolutionnaire, Wilhelm von Humboldt consigne dans un journal les premières observations dont il rend aussi compte dans sa correspondance. Cette ferme volonté d'assister aux événements qui sont en train de bouleverser l'Europe et d'en saisir la signification sans parti pris, contient déjà en germe toute l'originalité de l'entreprise humboldtienne.

Son deuxième séjour à Paris, huit ans plus tard, se déroule dans des conditions tout à fait différentes. La période intermédiaire a joué un rôle déterminant dans la formation intellectuelle de Humboldt et mérite, pour cette raison, d'être ici analysée de plus près.

À la fin des années 1780, Humboldt a pris ses distances vis-à-vis de l'*Aufklärung* berlinoise dont le dogmatisme, incarné par Wolf, lui semblait

1. J. Quillien, *Guillaume de Humboldt et la Grèce, modèle et histoire*; J. Quillien, *L'Anthropologie philosophique de Guillaume de Humboldt*.

2. L. Dumont, *Homo Aequalis II : l'idéologie allemande, France-Allemagne et retour*.

devenu stérile. À la recherche d'une réponse au scepticisme qu'engendre son refus du rationalisme, il se consacre à la lecture de Kant et de Jacobi, qu'il découvre à peu près à la même période. C'est dans la synthèse de ces deux pensées qu'il affermit ses propres positions philosophiques, entre raison critique et sentiment.

Afin de nourrir sa réflexion et de poursuivre ses recherches, il renonce à toute activité professionnelle – favorisé, il est vrai, par sa situation matérielle – et démissionne en 1791 de son poste de référendaire à la cour d'appel de Berlin. Ce choix traduit également son désaccord avec le système prussien qui traverse une grave crise depuis la mort de Frédéric II en 1786. Cette situation politique et sociale n'incite que davantage Humboldt à quitter l'Allemagne. Avant cette date, faisant preuve d'une intense activité, il parfait sa connaissance des trois *Critiques*¹, se consacre à l'étude de la politique, de la philologie, de la philosophie de l'histoire, de l'esthétique et du monde grec.

À partir de février 1794, installé à Iéna, il poursuit sa réflexion dans un commerce étroit avec Goethe et, surtout, Schiller, et entretient des contacts avec Fichte et les frères Schlegel. C'est à cette époque qu'il conçoit le projet d'une anthropologie comparée et celui d'une description du XVIII^e siècle, tous deux restés inachevés et qui peuvent être respectivement datés de 1795 et de 1797. Ils marquent une transition déterminante, révélant un même dessein : atteindre la connaissance de l'Homme (*Menschenkenntnis*), que ce soit par une approche synchronique, en confrontant les spécificités nationales, ou diachronique, en comprenant l'évolution historique sur un siècle. À l'analyse de l'Histoire, récente ou plus reculée – on pense ici au modèle grec sur lequel Humboldt s'est beaucoup penché tout au long de son existence, lui consacrant notamment un écrit en 1793, « Sur l'étude de l'Antiquité, en particulier grecque² » –, répond donc une anthropologie comparée. Cette dernière doit permettre à Humboldt de révéler les caractères nationaux (*Nationalcharaktere*) dans ce que chacun recèle d'individualité, afin d'en dégager, dans un second temps, une représentation de l'universel. Il est évident que cette étude ne peut s'accomplir que dans le dépassement du contingent, tel qu'il se manifeste dans une culture circonscrite à un

1. I. Kant, *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*.

2. W. von Humboldt, « Über das Studium des Altertums und des Griechischen insbesondere », *Werke*.

territoire national et à une langue. Ce projet comparatiste exige une réelle découverte de l'altérité, c'est-à-dire sa fréquentation active. Dans cette perspective, Humboldt choisit de retrouver Paris en novembre 1797. Il s'y installe avec Caroline, son épouse, et leurs deux enfants, « rue de Verneuil, faubourg Saint-Germain, en face de la rue Sainte-Marie, n° 824 » précise-t-il dans une lettre envoyée à Christian Körner le 21 décembre 1797.

Ces raisons ne sont pourtant pas les seules qui légitiment son départ ; elles sont, à la vérité, contenues dans un dessein qui les englobe toutes en les confortant en un jeu d'actions réciproques. Au-delà des arguments évoqués s'impose son désir de poursuivre ce qu'il considère comme le but ultime et qui constitue à ses yeux un impératif autour duquel toute existence doit s'organiser. En effet, il attend de son séjour qu'il soit source d'enrichissement et qu'il lui permette de poursuivre sa formation comprise comme l'éducation de soi rendue possible par le libre développement de ses facultés. Il s'agit de *Bildung*, notion majeure dans la pensée allemande du XVIII^e siècle, mais qui prend chez Wilhelm von Humboldt une dimension prééminente puisque c'est à partir d'elle qu'il cherchera à résoudre la question du rapport entre une ambition individuelle et une visée universelle.

Quelques années plus tôt, en 1792, dans son « Essai sur les limites de l'action de l'État¹ », et alors que l'*intelligentsia* allemande s'interroge sur le tour radical que prend la Révolution française, Wilhelm von Humboldt pose deux conditions *sine qua non* à toute *Bildung* : la « liberté et la diversité de situations » auxquelles il subordonne l'activité de l'État qui n'a pour mission que de les garantir. En 1797, Paris se présente à ses yeux comme la ville idéale, car elle semble lui offrir le contexte approprié à sa *Bildung* en même temps qu'elle l'éloigne de l'idéalisme allemand, dont il souhaite s'affranchir. Aussi écrit-il à Friedrich von Gentz le 29 novembre 1797 : « Mon séjour ici sera fort utile. L'esprit moderne, surtout dans ses extrêmes et ses extravagances, n'est nulle part ailleurs autant chez lui qu'ici. La France a donné son orientation à la manière de penser de la fin de notre siècle. »

On comprend que son séjour parisien permette à Humboldt d'accorder son projet, à la fois personnel et anthropologique. Apparaît dans cette double

1. W. von Humboldt, « Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen », *Werke*.

intention l'idée qu'il n'y a pas de séparation primitive entre le sujet et l'objet : c'est à partir du sujet connaissant que s'observent les phénomènes humains dont il cherche à comprendre la nature pour en déterminer les règles et les fins. Il y a chez Humboldt le désir de penser des sciences qui auraient l'homme pour objet en préservant la chance d'accéder à l'individuel et au concret que recèle toute expression humaine de la vie. Ainsi, la rédaction du *Journal*, telle qu'elle est justifiée par son auteur, peut être considérée *a posteriori* comme une étape décisive dans la généalogie des sciences humaines.

Ce document, destiné à un usage personnel et ayant eu à subir les vicissitudes de l'Histoire, ne nous est malheureusement pas parvenu dans son intégralité. À la suite du pillage de Tegel, résidence de la famille von Humboldt située à quelques kilomètres au nord de Berlin, lors du passage de l'armée napoléonienne en 1806, un certain nombre de pages ont disparu ; cela explique les ruptures chronologiques de l'édition de 1916-1918. En outre, les archives dont disposait encore Albert Leitzmann, éditeur des œuvres complètes de Wilhelm von Humboldt, n'ont plus été retrouvées après le passage de l'armée soviétique en 1945. Elles n'ont pas été recensées depuis lors, et il y a tout lieu de croire qu'elles ont été détruites.

Toutefois, les pages conservées suffisent à témoigner du souci constant de leur auteur de consigner par écrit ses observations ; les données recueillies de la sorte vont lui permettre, par la suite, de nourrir et de développer ses propres réflexions, ainsi qu'il l'écrit dans une note d'intention préliminaire.

Ces pages contiendront de brèves notes sur tout ce que, jour après jour, j'ai vu, appris, lu ou pensé et qui m'a semblé digne d'être conservé. Elles me serviront à constituer un répertoire de matériaux qui nourrira mes travaux sur la connaissance des hommes et des nations, dans la mesure où j'y consignerais non seulement tous les faits nécessaires à étayer mes affirmations mais également bon nombre d'idées qui seraient perdues si elles n'étaient ici fixées. De même, elles rendront compte, en peu de mots, de mon activité, m'indiqueront de manière sommaire mais suffisante le profit que j'aurai tiré de mes journées, de mes mois, de mes années. Le seul objectif qui doit toujours prévaloir est de préparer mes véritables travaux sur la connaissance de l'homme et son éducation ainsi que d'accomplir toujours mieux mon dessein dans ce domaine

ou, du moins, de montrer ce que j'aurai fait pour y parvenir et d'expliquer mon éventuel insuccès¹.

L'étude anthropologique que Humboldt se propose donc de mener à bien nécessite une méthodologie qui lui soit adaptée. Ce fondement inédit à la connaissance de l'homme exige un nouveau moyen d'investigation qui réaffirme la nécessité de battre en brèche la métaphysique et l'empirisme afin de trouver une réponse médiane capable de préserver l'originalité de chacun des courants de pensée. Pour ce faire, Humboldt conçoit l'idée d'un « répertoire de matériaux » qu'il va classer de manière chronologique et thématique. C'est d'ailleurs sous le titre de *Materialen* qu'Albert Leitzmann décidera d'éditer ces manuscrits afin, précisément, de les distinguer des autres journaux tenus par l'auteur². Humboldt explique en ces termes l'organisation de son corpus :

Le classement de mes notes sera simplement chronologique [...]. À chaque sujet sera cependant attribué un numéro de paragraphe spécifique. Ces numéros émailleront l'ensemble – il sera ainsi plus commode de citer – et seront pourvus de suffisamment de notes marginales pour qu'elles soient aussi plus faciles à classer en fonction des sujets³.

Notons que Humboldt précise au même endroit qu'il s'appliquera à éviter toute minutie et tout pédantisme.

C'est ainsi qu'apparaissent, à titre d'exemples, différentes indications marginales : en plus des noms propres tels que « Bonaparte », « Sieyès », « M^{me} de Staël », on trouve de manière récurrente « Institut national », « Physiognomonie », « Mœurs », « Métaphysique », « Caractère national », « Théâtre », « Poésie », « Langue », « Histoire », etc.

De nombreuses notes rassemblées par Humboldt rendent compte des débats qui se déroulent aux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. Il va sans dire que le penseur mesure pleinement la portée historique de cette période du Directoire qui succède aux troubles révolutionnaires et cherche les fondements politiques d'une société nouvelle. Paris, capitale d'une

1. W. von Humboldt, *Journal parisien 1797-1799*, p. 15-16.

2. W. von Humboldt, « *Materialen* » (*Pariser Tagebuch 1797-1799*), *Gesammelte Schriften*.

3. W. von Humboldt, *Journal parisien 1797-1799*, p. 15.

modernité qui s'élabore, se présente aussi comme terrain d'observation privilégié pour saisir l'évolution de l'humanité dans sa primeur.

De ce fait, Humboldt mène de front deux chronologies parallèles : l'une qui concerne les événements d'actualité auxquels lui-même assiste, à partir du 18 novembre donc ; l'autre, ceux qui appartiennent déjà à l'Histoire. Rappelons ici que Humboldt arrive à Paris un peu moins de deux mois après le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Il nous semble évident qu'il consigne ces comptes rendus de séances pour mieux comprendre le tour que prend la Révolution française après la Terreur et le passage du « premier » au « deuxième » Directoire. Il y ajoute ses commentaires, et analyse, à la teneur des débats, la lutte entre l'exécutif, resté aux mains des républicains, et les Conseils, dominés par les contre-révolutionnaires. Ainsi fait-il mention de propositions concernant la police des cultes, le retour des émigrés, la suspension provisoire des sociétés populaires, la limite constitutionnelle du corps législatif ou encore de lois portant sur la décade républicaine, la loterie nationale, l'aménagement des musées, la mise en place d'un système métrique unifié, etc. Il est à ce point soucieux d'exactitude qu'il relève lui-même le manque de fiabilité des journaux, allant jusqu'à prendre en défaut *Le Moniteur universel*.

Se lit en filigrane son souci permanent de trouver de quelles causes particulières et multiples les événements sont les conséquences, et de s'attacher aux faits historiques pour mieux saisir la structure de l'Histoire. Humboldt développera ces idées dans « La tâche de l'historien », un texte de toute première importance dans son œuvre¹ : il s'agit d'une communication qu'il fera à l'Académie de Berlin en 1821 et dans laquelle il distingue l'exposition des faits – qui correspond à une observation immédiate des événements – de la compréhension de ces mêmes faits. Ceux-ci constituent la matière de l'Histoire, mais ne sont en aucun cas l'Histoire elle-même. L'historien – le *Geschichtsschreiber* ou « écrivain de l'histoire » – doit accéder à un niveau supérieur d'intelligibilité de cette matière afin d'en saisir la cohésion interne et d'en révéler le sens. La vérité repose sur cette partie invisible que l'historien doit déceler en une démarche active et créatrice,

1. W. von Humboldt, « Die Aufgabe des Geschichtsschreibers », *Gesammelte Schriften*.

dont est bannie toute tentation mécaniste. Le journal constitue ainsi l'étape liminaire d'une histoire qu'il reste encore à écrire.

Investissant pleinement son objet d'étude, Wilhelm von Humboldt apparaît comme un modèle d'intégration. Il relate ses discussions avec les représentants politiques et les membres actifs des institutions, et ses fréquents déjeuners avec le monde des lettres et des arts. Avec une véritable envie de diversité et dans un souci d'enrichissement de sa personne, conformément à la notion de *Bildung*, il rencontre tout ce que le Directoire compte de personnalités marquantes : on peut évoquer Bernardin de Saint-Pierre ou M^{me} Condorcet, M^{me} Helvétius dont il fréquente le salon, ou encore M^{me} Vandeul, la fille de Diderot et l'administratrice de ses œuvres qui lui confiera même des inédits du philosophe.

Il assiste à une séance de la 1^{re} classe (Sciences physiques et mathématiques) de l'Institut national des sciences et des arts lors de laquelle Bonaparte apparaît pour la première fois (il en rend compte dans son journal, voir *infra*). Ils échangeront quelques mots peu après à l'occasion de leur rencontre au Jardin des plantes, devant les éléphants, en compagnie du peintre David.

Dans l'attente de sa rencontre avec M^{me} de Staël (qui réside encore à Coppet), il commence par lire ses œuvres et par s'entretenir avec certains de ses interlocuteurs sur la personnalité de l'absente. Ils se verront le 18 septembre 1798, puis dans les semaines qui suivent, à plusieurs reprises. On peut retrouver, notamment dans *De l'Allemagne*, des traces de ces échanges : M^{me} de Staël y qualifie Humboldt de « l'un des hommes les plus spirituels ». L'admiration est réciproque : « Elle me plut à nouveau extraordinairement, elle a surtout quelque chose dans les yeux qui, parce qu'il révèle un sentiment plus profond, attire infiniment¹. » Benjamin Constant est à peine évoqué. Humboldt note qu'il se ronges les ongles et balbutie.

Wilhelm von Humboldt complète aussi son panorama de la vie parisienne par des notes sur l'Institut national, inauguré deux ans plus tôt. C'est là qu'il voit les grammairiens Domergue et Wailly ou La Porte du Theil, traducteur d'Eschyle, le naturaliste Lacépède et le navigateur Bougainville. Il évoque, non sans humour parfois, les discussions qui animent les savants.

1. W. von Humboldt, *Journal parisien 1797-1799*, p. 290.

Ces séances lui permettent non seulement d'observer l'esprit scientifique français à l'œuvre, mais encore d'étoffer ses relations à Paris. En effet, pour l'érudit nouvellement arrivé qu'il est, l'Institut national constitue un lieu de sociabilité idéal. On peut noter qu'il renonce peu à peu au cours de son séjour à ces séances publiques, pour privilégier les rencontres privées, plus propices à un échange approfondi.

Avec son frère Alexander, de retour à Paris en mai 1798 après un voyage par Marseille puis l'Espagne, et avant son départ pour l'Amérique du Sud en juin 1799, il complète son tour d'horizon de la société française en faisant la connaissance de mathématiciens, de biologistes, de physiciens, qui consacrent leurs recherches aux sciences exactes. Les deux frères rendent notamment plusieurs visites au naturaliste et physicien Lamétherie au cours desquelles Alexander est interrogé sur la nomenclature des pierres en allemand, et ils vont, ensemble, chez Sieyès, fraîchement nommé ambassadeur de France à Berlin. Wilhelm rend compte d'une intéressante conversation qu'il a avec Alexander au sujet du caractère national des Français et du rapport de ces derniers aux mathématiques et à la science. Il exprime en quelques lignes toute l'admiration qu'il porte à son cadet que les Français, lui semble-t-il, ne savent pas apprécier pour ce qu'il a de meilleur : « son authentique esprit de recherche attaché à l'étude de la nature, celui qui remonte jusqu'à la force première sans pour autant quitter le strict domaine de la physique¹ ».

Humboldt rencontre aussi les sensualistes et les idéologues avec lesquels il engage d'après débats sur la philosophie.

Avec Jacquemont, le médecin Cabanis, le philosophe Destutt de Tracy, Laromiguière, Le Breton, Brinkmann et Perret, s'organisera bientôt une rencontre (27 mai 1798) dans les bureaux de l'Instruction publique. L'entretien, auquel participe aussi Sieyès, dure plus de dix heures. Et Humboldt de conclure :

Bien que fort infructueux, l'entretien n'en fut pas moins facile à conduire car tout le monde s'exprimait en des termes aisément réfutables [...]. Il ressortit de cette conférence qu'ils [les Français] ne connaissaient ni n'appréciaient

1. *Ibid.*, p. 143.

plus qu'auparavant la philosophie kantienne. Tout au plus étaient-ils encore davantage interloqués et perplexes¹.

Peut-être était-ce un peu tôt ; la pénétration de Kant en France ne sera assurée que quelques années plus tard. Malgré cet apparent dialogue de sourds, le débat n'aura donc pas été complètement vain.

Cette confrontation marque une étape indéniablement décisive dans la propre orientation de Wilhelm von Humboldt : elle lui révèle le clivage qui sépare la philosophie française de la métaphysique spéculative allemande. Alors que l'une s'épuise en une réflexion sur la forme, s'attachant au discours sur le discours, l'autre se perd dans le caractère trop analytique de son contenu. La question philosophique prend pour Humboldt la forme d'un débat entre deux nations, ainsi que le formule Jean Quillien². En effet, Humboldt cherche alors dans la comparaison des deux modèles, dans la synthèse de leurs forces respectives, la possibilité d'une philosophie exempte de toute faiblesse. Alors que le projet anthropologique reste inachevé au regard de sa conception d'origine, son rôle déterminant nous est ici révélé : la tentative qu'il déploie pour mettre ce projet en œuvre à Paris conduit Humboldt au langage. Il y conçoit que l'homme se définit en tout premier lieu par sa capacité à produire un acte langagier à travers lequel il exprime son individualité, et par lequel se manifeste simultanément l'originalité spirituelle de la société à laquelle il appartient. Le langage offre à Humboldt l'articulation qu'il recherchait entre individualisme et holisme. Quant à la méthode qu'il appliquera, présentée dans l'*Introduction au kavi*³, elle restera comparatiste, préservant ainsi le contenu humain et une visée qui le dépasse.

Laissant poindre les prémices de cette nouvelle orientation, son journal contient de nombreuses remarques sur la langue française, ses usages et ses particularités. Il s'interroge sur les remarques formulées à l'Institut national sur des constructions qui peuvent prêter à équivoque, et se demande si la fréquence de telles remarques vient du français lui-même, qui admettrait

1. *Ibid.*, p. 135-137.

2. J. Quillien, *L'Anthropologie philosophique de Guillaume de Humboldt*.

3. W. von Humboldt, « Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts », *Gesammelte Schriften*.